

I

CANNELLE

Qu'importe ce qui tombe du ciel, jamais nous ne devons le maudire. Pas même la pluie.

Qu'importe la violence de l'averse, la froideur de la neige fondue, jamais nous ne devons blasphémer contre ce que le ciel nous réserve. Personne n'ignorait cela. Pas même Zeliha.

Pourtant, en ce premier vendredi de juillet, elle filait sur le trottoir s'écoulant le long de la chaussée embouteillée, en retard à son rendez-vous, jurant comme un charretier et claquant des talons, furieuse contre l'homme qui s'était mis à la suivre, contre les automobilistes qui appuyaient frénétiquement sur leur klaxon alors que tout citoyen savait que le bruit n'avait aucun effet sur le trafic, contre tout l'Empire ottoman, qui avait conquis Constantinople et persisté dans son erreur, et enfin, contre la pluie... cette foutue averse d'été.

La pluie, véritable torture dans cette partie du monde. Ailleurs, elle était sans doute considérée comme une aubaine pour les cultures, la faune et la flore, et – si l'on s'autorise une touche de romantisme – pour les amoureux. Mais pas à Istanbul. Pour nous, la pluie ne signifie pas tant finir trempé ou sale, que finir par fulminer de rage. Elle signifie plus de boue, plus de chaos, plus de fureur que d'ordinaire. Résister davantage. Elle est toujours synonyme de lutte. Nous devenons comme des chatons jetés dans un seau d'eau : dix millions d'individus tentant vainement d'esquiver

les gouttes. D'ailleurs, nous sommes loin d'être les seuls à participer à l'empoignade : les rues en sont, elles aussi, avec leurs noms antédiluviens inscrits sur des plaques émaillées, leurs tombeaux de saints éparpillés un peu partout, leurs tas d'ordures à chaque intersection ou presque, leurs fondations béantes, hideuses, sur lesquelles se dresseront bientôt des immeubles tape-à-l'œil, et leurs mouettes... Tout Istanbul gronde de colère lorsque le ciel s'ouvre et crache sur nos têtes.

Puis, alors que les dernières gouttes s'écrasent au sol et que tant d'autres restent en suspens sur les feuillages lavés de leur poussière, dans ce moment de fragilité, alors que l'on se demande si l'averse est terminée, ce que l'averse elle-même ignore, *dans cet intervalle précis*, tout devient serein. Et l'espace d'une longue minute, les cieux paraissent s'excuser du désordre qu'ils ont causé. Quant à nous, les cheveux scintillants de gouttelettes, les poignets ruisselants d'eau glaciale, le regard las, nous fixons le ciel, plus céruléen que jamais. Nous levons les yeux, et malgré nous, nous lui retournons son sourire. Nous lui pardonnons, comme toujours.

Mais pour le moment, il pleuvait encore et Zeliha n'avait guère le cœur au pardon. Elle ne possédait pas de parapluie, estimant que si elle était assez bête pour en acheter un autre à un vendeur des rues à seule fin de l'oublier ici ou là dès que le soleil reparaitrait, alors elle mériterait d'être trempée jusqu'aux os. Et de toute façon, il était trop tard. Elle était déjà mouillée. Sa seule consolation : on avait beau faire son possible pour rester sec et se mettre à l'abri, on finissait toujours par envisager davantage le problème en termes d'éclaboussures répétées qu'en termes de gouttes, alors à quoi bon lutter ?

Ses boucles noires gouttaient sur ses épaules carrées. Comme toutes les femmes de la famille Kazanci, Zeliha était née avec des cheveux crépus aile de corbeau, mais à la différence des autres, elle aimait les laisser flotter librement autour de son visage. Parfois, ses grands yeux vert jade, qui brillaient d'une vive intelligence, se plissaient pour former deux lignes exprimant la profonde indifférence que l'on observe chez trois catégories d'individus : les désespérément naïfs, les désespérément réservés,

les désespérément optimistes. N'appartenant à aucune d'elles, il était difficile d'interpréter cette indifférence, si fugitive fût-elle. Tout à coup, son esprit semblait insensibilisé, comme par l'effet d'un narcotique ; la minute suivante c'était terminé et elle redevenait elle-même.

C'est ainsi qu'elle se sentait, ce vendredi-là : désensibilisée, comme anesthésiée ; humeur d'une puissance corrosive pour une femme de sa trempe. Était-ce pour cette raison qu'elle répugnait tant à lutter contre la ville et la pluie ? L'indifférence montait et redescendait en elle, tel un yo-yo capricieux, la faisant pencher d'un extrême à l'autre : de la froideur glaciale à la fureur.

Elle fonçait parmi les marchands de parapluies, d'impers et de capuches en plastique aux couleurs chatoyantes, qui lui jetaient des œillades amusées. Elle parvint à les ignorer, comme elle réussissait à ignorer les hommes qui la déshabillaient du regard avec convoitise. Manifestement, ils n'approuvaient pas l'anneau qui scintillait à sa narine, preuve de son immodestie, et donc de sa *concupiscence*. Zeliha était particulièrement fière de ce piercing qu'elle s'était fait elle-même. Ça avait été douloureux, mais désormais, il faisait partie intégrante de sa personnalité, au même titre que son style. Ni le harcèlement des hommes, ni les reproches des autres femmes, ni les pavés, ni l'impossibilité de sauter dans les ferries, ni même les remarques continuelles de sa mère... aucune puissance au monde ne pourrait empêcher Zeliha (plus grande que la plupart des femmes de la ville) de porter des minijupes aux couleurs vives, des chemisiers ajustés mettant en valeur sa poitrine généreuse, des bas de nylon satiné et, oui, des talons aiguilles.

Elle posa le pied sur un autre pavé descellé. La vase qui stagnait dessous l'éclaboussa et moucheta sa jupe lavande de taches sombres. Zeliha lâcha un chapelet de jurons. Consciente d'être la seule femme de sa famille, et l'une des rares Turques, à user d'un langage si grossier avec une telle véhémence, chaque fois qu'elle se mettait à jurer, elle le faisait copieusement, comme pour compenser la retenue des autres. Pressant le pas, Zeliha pesta contre la municipalité, passée et présente. Depuis son enfance, elle n'avait jamais vécu un jour de pluie sans pavés descellés. Elle

s'apprêtait à éructer davantage quand elle s'arrêta net, leva la tête comme si elle avait entendu appeler son nom et adressa une moue au ciel brumeux. Les yeux plissés, elle soupira et poussa un autre juron, destiné à la pluie cette fois : véritable blasphème si l'on se référait aux règles tacites et immuables de Petite-Ma, sa grand-mère. On avait tout à fait le droit de ne pas apprécier la pluie, mais on ne devait sous aucun prétexte jurer en direction du ciel ; parce que tout ce qui en tombe n'en tombe jamais seul, parce que c'est là que se trouve Allah le Tout-Puissant.

Zeliha avait beau connaître les règles tacites et immuables de Petite-Ma, ce vendredi-là, elle était trop excédée pour s'en préoccuper. Et puis, ce qui était dit était dit, de même que tout ce qui était fait appartenait désormais au passé. Pas de temps à perdre en regrets. Elle était en retard à son rendez-vous chez le gynécologue et courait le risque non négligeable de renoncer à s'y rendre.

Un taxi jaune à l'aile arrière couverte d'autocollants s'arrêta. Le chauffeur, un type basané avec une moustache à la Zapata et une dent de devant en or, le genre truand en congé, écoutait « Like a Virgin » à plein volume, toutes vitres baissées. Son apparence ultratraditionnelle offrait un contraste saisissant avec ses goûts musicaux peu conventionnels. Il pencha la tête dehors, siffla et aboya :

– Mmm, on en mangerait !

Ses paroles suivantes furent étouffées par celles de la jeune femme.

– C'est quoi ton problème, espèce de tordu ? Une femme n'a pas le droit de marcher en paix dans cette ville ?

– Pourquoi marcher quand je pourrais te conduire ? Tu ne voudrais pas qu'un corps aussi séduisant que le tien soit tout mouillé, n'est-ce pas ?

Tandis que Madonna beuglait « *My fear is fading fast, been saving it all for you* », Zeliha se mit à jurer, ignorant une autre règle tacite et immuable, qu'on ne devait pas à Petite-Ma mais au bon sens féminin. *Ne jamais insulter son harceleur.*

Règle d'Or de la Prudence Féminine Stambouliote :

Ne jamais répondre lorsqu'on est harcelée dans la rue. Une femme qui répond à son harceleur, a fortiori une femme qui insulte son harceleur, ne fait qu'attiser l'enthousiasme de ce dernier !

Cette règle n'était pas étrangère à Zeliha, et elle savait qu'il valait mieux éviter de la transgresser, seulement ce vendredi-là n'était pas un vendredi ordinaire : elle avait le sentiment qu'une autre femme était aux commandes, une femme moins prudente, plus agressive, hors d'elle. C'était cette Zeliha déchaînée qui prenait les décisions. Raison pour laquelle elle continua à insulter le chauffeur de taxi à pleins poumons, couvrant la voix de Madonna. Des piétons et des vendeurs de parapluies approchèrent pour voir ce qui se passait. Découragé par l'esclandre, l'homme qui la suivait renonça à aller plus loin, il préférait éviter de traîner dans les parages d'une folle. Ni aussi prudent ni aussi timide, le chauffeur de taxi accueillit le tapage avec un grand sourire. Zeliha remarqua ses dents blanches impeccables et ne put s'empêcher de se demander s'il ne s'agissait pas de façades en porcelaine. Sentant une nouvelle poussée d'adrénaline lui baratter l'estomac et accélérer son rythme cardiaque, elle songea que, de toutes les femmes de la famille, elle était la seule qui pourrait finir par tuer un homme un jour.

Par chance, le conducteur de la Toyota stationnée derrière le taxi perdit patience et klaxonna. Comme si elle sortait d'un mauvais rêve, Zeliha retrouva ses esprits et frissonna en découvrant dans quelle situation elle s'était mise. Son penchant pour la violence l'avait toujours effrayée. Calmée, elle fit un pas de côté et essaya de fendre la foule. Dans sa hâte, elle coinça son talon entre deux pavés. Elle tenta de se dégager, exaspérée, et finit par libérer sa chaussure mais non son talon. Une autre règle qu'elle n'aurait jamais dû oublier lui revint à la mémoire.

Règle d'Argent de la Prudence Féminine Stambouliote :

Ne jamais perdre son sang-froid lorsqu'on est harcelée dans la rue. Une femme qui perd son sang-froid face à son harceleur est perçue comme excessive, ce qui ne fait qu'aggraver sa situation !

Le chauffeur de taxi s'esclaffa, le conducteur de la Toyota klaxonna une deuxième fois, la pluie s'intensifia et plusieurs piétons sifflèrent entre leurs dents pour marquer leur désapprobation – difficile de dire envers qui. Au beau milieu de ce tumulte, Zeliha remarqua un autocollant pailleté qui scintillait sur l'aile arrière du taxi : NE ME TRAITEZ PAS D'ÉPAVE ! LES ÉPAVES ONT AUSSI UN CŒUR. Elle fixa les mots, l'air absent, envahie d'une fatigue incommensurable, une fatigue trop écrasante et trop déconcertante pour être seulement due au quotidien d'une Stambouliote. C'était comme un message codé conçu tout spécialement pour elle par quelque esprit, que, simple mortelle, Zeliha n'arrivait pas à décrypter. Bientôt, le taxi et la Toyota s'éloignèrent et les piétons reprirent leur marche, l'abandonnant sur place. Elle posa un regard affligé sur son talon cassé, qu'elle tenait tendrement dans le creux de sa main, tel un oiseau mort.

Oui, il y avait de la place pour les oiseaux morts dans son univers chaotique, mais pas pour la tendresse, pas pour l'affliction. Certainement pas. Elle se redressa et fit de son mieux pour marcher avec un seul talon. Bientôt, elle fendit la foule auréolée de parapluies, boitant sur ses jambes magnifiques, telle une note dissonante sur une portée, ou tel un fil couleur lavande dans une tapisserie toute en nuances de brun et de gris. Et néanmoins, le flot était bien assez tumultueux pour gommer sa disharmonie et lui imposer sa cadence. La foule n'était pas un conglomérat de centaines de corps douloureux respirant à leur propre rythme et exhalant leur propre odeur, mais un seul et unique corps suant et haletant sous la pluie. Qu'il pleuve ou que le soleil brille n'y changeait d'ailleurs rien. Marcher dans Istanbul signifiait se laisser porter par la foule.

En passant devant les dizaines de pêcheurs burinés alignés le long du vieux pont Galata, armé chacun d'un parapluie dans une main et d'une canne à pêche dans l'autre, elle se prit à envier leur

aisance immobile, cette habilité à attendre pendant des heures un poisson imaginaire, ou un poisson si minuscule qu'on l'utiliserait pour en appâter un autre qui ne mordrait jamais. Elle était impressionnée par cette faculté d'accomplir autant pour si peu, et de rentrer chez soi les mains vides, mais satisfait de sa journée. Elle soupçonnait que, dans ce monde, la sérénité était mère de la chance et la chance mère de la félicité. Le soupçonner, c'est tout ce qu'elle pouvait faire, n'ayant jamais goûté à ce genre de sérénité – et doutant de jamais pouvoir y goûter un jour; en tout cas, sûrement pas aujourd'hui.

En dépit de son retard, elle ralentit son allure aux abords du Grand Bazar et décida d'y entrer. Juste pour jeter un œil, se promit-elle, en s'approchant des vitrines. Elle alluma une cigarette et regarda les volutes de fumée s'élever de sa bouche, apaisée, presque détendue. Elle savait qu'une femme qui fumait dans la rue faisait mauvais genre à Istanbul, et après? Elle haussa les épaules. N'avait-elle pas déjà déclaré la guerre à une société tout entière? Elle gagna la partie la plus ancienne du bazar.

Certains marchands la connaissaient par son prénom. Les bijoutiers surtout. Zeliha avait un faible pour les accessoires scintillants. Pincés à cheveux en cristal, broches en strass, boucles d'oreilles étincelantes, boutonnières en nacre, foulards à rayures, pochettes en satin, châles en mousseline, pompons en soie, et chaussures à talons aiguilles, bien sûr. Elle n'était jamais rentrée dans ce bazar sans s'arrêter dans quelques magasins, marchander avec leurs vendeurs et en ressortir avec des choses qu'elle n'avait pas prévu d'acheter, mais qui lui avaient coûté bien moins cher que le prix annoncé. Cette fois, cependant, elle se contenta de faire du lèche-vitrines.

Elle passait devant un stand de bocaux, de coupelles et de flacons remplis d'herbes et d'épices de toutes les couleurs, lorsqu'elle se remémora que l'une de ses sœurs – elle ne se rappelait plus laquelle – lui avait demandé de lui rapporter de la cannelle, ce matin. Elle était la benjamine d'une fratrie de quatre sœurs qui n'arrivaient jamais à se mettre d'accord et étaient toutes persuadées d'avoir toujours raison, de n'avoir rien à apprendre des autres mais d'avoir beaucoup à leur enseigner.

Avec elles, on avait sans cesse l'impression de perdre au loto à un numéro près : on pouvait envisager la situation sous n'importe quel angle, on ne parvenait jamais à se débarrasser du sentiment d'être l'objet d'une injustice perpétrée en toute impunité. Zeliha acheta néanmoins la cannelle ; en bâtonnets, pas en poudre. Le vendeur lui offrit du thé, une cigarette et sa conversation. Elle accepta le tout. Alors qu'ils discutaient, son regard vagabonda sur les étagères du stand et se fixa sur un service de verres à thé : également sur la liste des articles qu'elle achetait compulsivement. Des verres à thé gravés de fines étoiles dorées, assortis de cuillères délicates et de soucoupes fragiles dont le centre était ceint d'un filet d'or. Il devait y avoir une trentaine de services différents à la maison, tous achetés par elle. Mais ils se cassaient si facilement, un de plus ou un de moins...

– Ces foutus trucs sont si fragiles... marmonna-t-elle.

C'était la seule Kazanci à pouvoir se mettre en colère devant un verre cassé. Petite-Ma, sa grand-mère de soixante-dix-sept ans, avait une tout autre réaction.

– Encore le mauvais œil ! s'exclamait-elle lorsqu'un verre à thé se brisait en morceaux. Tu as entendu ce bruit sinistre ? *Crac !* Ça a résonné dans mon cœur ! C'est le mauvais œil. On nous jalouse, on nous veut du mal. Puisse Allah nous protéger toutes !

À chaque bris de verre ou de miroir, Petite-Ma poussait un soupir de soulagement. Puisqu'on ne pouvait débarrasser cette folle terre tourbillonnante de tant d'êtres malveillants, mieux valait savoir leur mauvais œil coincé dans la fissure d'un verre brisé que fiché au plus profond d'esprits innocents d'Allah pour y faire des ravages.

Vingt minutes plus tard, quand Zeliha entra au pas de course dans un joli cabinet médical du quartier chic de la ville, elle tenait un talon de chaussure dans une main et un nouveau service de verres à thé dans l'autre. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle s'aperçut consternée qu'elle avait oublié les bâtonnets de cannelle enveloppés au Grand Bazar.